

LA MEDECINE EGYPTIENNE

Analogie avec SUMER



L'on ne peut aborder la médecine égyptienne sans évoquer la médecine sumérienne à laquelle elle est étroitement liée. Tout d'abord, cette dernière a une avance civilisationnelle antérieure de quelque 200 ans (invention de l'écriture, des mathématiques, de la médecine...), ensuite par les échanges constants entre ces deux pays, enfin par les nombreuses analogies entre leurs deux Cultures.

En matière de médecine le constat est frappant :

- Médecins, mages et prêtres sont reconnus et respectés,
- Ce sont des fonctionnaires rétribués par l'Etat,
- Le malade ne paie aucune consultation ou en fonction de sa fortune !
- La connaissance est souvent transmise de père en fils.
- Ils notaient tout et leurs connaissances, issues des temps anciens étaient considérées comme sacrées,
- Ils ne se comportaient pas comme de véritables scientifiques expérimentateurs et faisaient volontiers appel à la magie à la sorcellerie dans le but de déclencher chez le malade un stress psychologique !
- Ils peuvent, en cas de non-respect de la loi, si le patient décède, risquer une punition corporelle, voire la peine de mort !
- Par contre, les Sumériens écrivaient en cunéiforme sur des tablettes d'argile, les Egyptiens écrivaient sur des ostraca et des papyrus.

I La Médecine sumérienne

Hippocrate de Cos (-460 -370), contemporain de Périclès, est considéré comme « *le père de la médecine* », mais, compte tenu du fait que les Sumériens n'étaient connus ni des Grecs, ni des Romains, il est permis de penser, en décryptant les tablettes cunéiformes, qu'ils furent, comme nous allons le voir, les premiers à pratiquer cette discipline.

En -450, Hérodote se trompait lorsqu'il affirmait que les Babyloniens n'avaient pas de médecins. Dans ses « *Histoires* », il relate des séjours en Egypte, à Cyrène, Tyr et un passage rapide à Babylone qui ne lui a pas permis de bien apprécier les mœurs et coutumes des Mésopotamiens, d'autant qu'à son époque, la civilisation sumérienne avait disparu depuis longtemps.

Dans les archives de la bibliothèque royale d'Assurbanipal, les sumérologues ont constaté que les scribes qui rédigeaient les tablettes n'étaient pas des spécialistes, c'étaient de simples compilateurs. Il en ressort cependant que la médecine était très organisée et obéissait à deux principes :

- L'exorcisme avec les **âshipou** ou exorcistes qui n'intervenaient que lorsque la cause du mal paraissait surnaturelle,
- La médecine stricto sensu avec les **asoû**.

Les deux n'étaient jamais confondus, l'âshipou intervenant avant l'asoû afin de vérifier si le patient n'avait pas déclenché quelque colère divine.

La médecine était donc d'abord religieuse, puisqu'elle reliait corps physique et corps spirituel, tentant toujours de reconstituer l'homme dans sa globalité, dans son unité. Les médecins sumériens savaient que Dieu est Un et que l'homme parfait doit constamment rétablir cette unicité en lui.

La guérison en soi n'est pas le but premier qui préoccupe le médecin. Celui-ci, thérapeute et prêtre, agit afin d'aider son patient à trouver la Vie (c'est-à-dire la santé) à travers les épreuves: ce sont des traitements curatifs qui préparent à des renaissances. D'ailleurs, à Sumer, il n'y a pas de mot pour nommer la maladie, celle-ci n'est pour eux qu'un enténébrement, c'est-à-dire une absence de lumière divine.

Le code d'Hammourabi (1811-1750 av. JC) nous renseigne sur la pratique de ce métier. Les honoraires étaient fixés. Il s'agissait d'un métier de prestige fort bien rétribué, cependant, contrairement à aujourd'hui, les patients ne payaient qu'en fonction de leur fortune !

En cas de faute grave la sanction pénale pouvait être très dure :

« *Si un médecin pratique une grande incision avec un bistouri et tue son malade, on lui coupera les mains* »

Les médicaments,

Mis au point pour les traitements, ils sont avant tout faits à base de plantes. Ces dernières ont pu en partie être identifiées, car leur utilisation pour un traitement précis se retrouve dans les médecines « traditionnelles » encore pratiquées actuellement en Irak.

Les fouilles de Nippur (- 2100) ont permis d'exhumer des milliers de tablettes, dont celles d'un apprenti médecin qui nous révèlent des prescriptions très modernes.

Il s'agit d'un répertoire à trois colonnes :

- Dans la première colonne on trouve l'énumération de plus de 150 noms d'essences médicinales et leur mode d'extraction à partir des plantes (graines, racines, jeunes pousses...).
- Dans la deuxième colonne, les précautions à prendre lors de leur cueillette.
- Dans la troisième, la préparation et le mode d'emploi du remède et à quel moment de la journée l'appliquer, être à jeun ou non...



Tablette en écriture cunéiforme listant des pierres à usage prophylactique ou médicamenteux.

VI^e siècle av. J.-C. Metropolitan Museum of Art.

Traité de diagnostics.

Il s'agit d'une compilation de textes datant de l'époque Kassite : 40 tablettes numérotées, groupées en 5 parties, 2 tablettes consacrées à l'exorcisme et le reste au médecin et au malade. La composition de ce recueil correspond en fait aux 4 divisions de la médecine moderne : la symptomatologie, l'étiologie (causes d'une maladie), le diagnostic et le pronostic.

Exemple : « si le malade est couvert d'une éruption de boutons rouges, il a été contaminé en couchant avec une femme, c'est la main de Sin (ou Nanna, la lune), il guérira »

Traité de Thérapies avec des traitements qui sont souvent multiples, il y a par exemple 31 façons de traiter un ictère (jaunisse hépatique).

Si un homme souffre d'une infection des oreilles, d'une otite :

« Si un homme souffre des oreilles, tu prendras de l'eau de grenade, tu imbiberas un toupillon que tu introduiras dans ses oreilles. Le quatrième jour tu enlèveras le pus, puis tu pileras de

l'alun et à l'aide d'un chalumeau de roseau tu le lui souffleras à l'intérieur des oreilles. Il guérira ».

L'analyse révèle que les plantes n'étaient pas prises au hasard. La grenade a des propriétés antibiotiques, l'alun (très présent en Mésopotamie), sulfate d'aluminium et de potassium, est un astringent et hémostatique.

Autre prescription pour des maux d'oreille préconisée par un médecin :

«J'envoie un assortiment de médicaments pour la fumigation. L'huile kanaktu et nikiptu que j'ai envoyée devra d'abord être versée par gouttes dans l'oreille, puis qu'on fasse la fumigation. Aussitôt qu'on aura fait la fumigation, on répétera la procédure, on versera le reste de l'huile sur un morceau de laine rouge puis on l'introduira dans l'oreille. C'est très efficace. »

D'autres thérapies concernent les yeux, le rhume, les hémorragies, les pleurésies, les pneumonies, les affections hépatiques et vénériennes, les affections du fondement (hémorragies rectales, hémorroïdes, fistules...

« Tu envelopperas ton doigt de charpies que tu imbiberas de miel. Tu froteras fort jusqu'à ce que le sang sorte, puis tu mélangeras du suif avec de la salicorne et de la nigelle, tu en feras un suppositoire que tu lui introduiras dans le fondement, il guérira ».

Le suif est de la graisse, la salicorne renferme de la soude et de la vitamine C et la Nigelle est un bactéricide !

Une autre prescription concerne le gonflement de la langue :

« Si la langue de quelqu'un est gonflée au point de remplir sa bouche, tu sécheras des feuilles de tamaris, des feuilles de la plante-adāru, des feuilles de raisin sauvage et de la plante-« langue de chien » ; tu les cisaileras finement et les tamiseras, tu les pétriras avec du jus de la plante-kasû ; tu froteras le dessus de la langue avec du beurre ; tu appliqueras le médicament sur sa langue, et il ira mieux. »

De nombreux textes relatent les problèmes liés à la peau : les lésions par exemple. La Mésopotamie étant un pays où le soleil frappe fort, et où le climat peut être très sec, ce genre de maladies devait être courant. Des lettres de Mari évoquent des maladies de peau comme la maladie appelée *simnum*, plusieurs fois évoquée, qui était guérie à l'aide d'emplâtres faits à base de plantes médicinales, dont les plus efficaces étaient recherchées comme l'atteste cette lettre entre le roi local Yasmakh-Addu et son frère Ishme-Dagan :

« Les simples avec lesquels ton médecin m'a fait un emplâtre sont d'habitude excellents. Or si quelque simnum se produit, aussitôt cette plante-ci le guérit. Voilà que maintenant je t'envoie Samsi-Addu-tukulti, l'apprenti médecin, afin qu'il se rende compte au mieux des effets de cette plante. Renvoie-le-moi. »

Les maladies gastriques étaient répandues en Mésopotamie, et font l'objet de beaucoup de passages dans les textes de traitements : flatulences, constipation, pertes de sang, etc. Le rôle de la vésicule biliaire dans le déclenchement de la jaunisse (*amurriqānu*) semble avoir été compris. D'autres textes mentionnent des problèmes rénaux (calculs), et urinaires ; le

médicament pouvait alors être administré jusque dans l'urètre par le biais d'un tube en bronze, comme dans ce cas concernant une affection de la vessie ou de l'urètre :

« Écrase des graines de pavot dans de la bière et fais-la boire au malade. Broie un peu de myrrhe, mélange-la avec de l'huile et insuffle-là dans son urètre avec un tube de bronze. Donne au malade des anémones écrasées dans une décoction d'algues. »

Les extraits d'anémone sont encore utilisés au Japon pour traiter les affections de la peau et les rhumatismes.

L'accouchement semble assisté par une sage-femme, et par aucun spécialiste médical. Comme souvent dans les sociétés anciennes, cet événement est un moment critique, en raison des risques encourus par les parturientes et les nouveau-nés, donnant lieu à la rédaction de nombreuses prières protectrices, comme celle-ci destinée au dieu Shamash :

« Shamash, juge éminent, père des « têtes noires » (les humains), cette femme, fille de son dieu, qu'en présence de ta divinité le nœud de son sein soit défait ; que cette femme enfante heureusement, qu'elle enfante et qu'elle vive, que le fruit de son sein prospère ; qu'en présence de ta divinité elle se comporte heureusement, qu'elle enfante heureusement et qu'elle chante tes louanges ! Qu'en présence de ta divinité sortilèges et maléfices soient dissous ; comme un rêve, qu'ils soient dissous, comme une datte, qu'ils soient détachés ; que cette femme vive ; tant qu'elle vivra, qu'elle dise tes hauts faits. »

La démonsse [Lamashtu](#) était vue comme l'incarnation de ces menaces contre les femmes mettant au monde et leurs nouveau-nés, et pour se protéger contre elle des amulettes et incantations étaient élaborées.

Par contre, il est des pathologies pour lesquelles la médecine sumérienne avouait son impuissance :

« Si un homme, son corps est jaune, son visage est jaune et noir et si la surface de sa langue est noire, c'est (la maladie) ahhâzu. Contre cette maladie, le médecin ne peut rien : cet homme mourra, il ne peut être guéri. »

La magie occupe la place finale des traitements médicaux, après la préparation du médicament, et pendant ou après son administration, en complément de celle-ci, pour renforcer son efficacité. L'intervention de la magie dans le traitement de la maladie ne doit pas forcément être tenue comme négligeable dans le processus de guérison du patient : comme tout rituel, elle est susceptible d'avoir une efficacité symbolique, **psychologique... un effet placebo**. Concrètement, la procédure magique consiste en général en des incantations, sous la forme de prières invoquant des divinités destinées à chasser le mal (souvent Shamash, Enki, Asalluhi dieu de l'exorcisme, Gula, déesse de la guérison). L'appui divin est nécessaire à la guérison du patient, ce qui est logique étant donné que les dieux sont également une cause des maladies.

Prière à Gula prononcée en ingérant un remède médical :

« Aujourd'hui, que je sois malade d'anémie, de gonorrhées (blennorragie), de rétention d'urine, de mal d'anus, d'écoulements d'urine, que toi, tu connais mais que moi, je ne connais pas, Je bois cette potion ; que je guérisse grâce à cette potion, que je sois sauf, que je jubile, Que je chante les louanges de ta grande divinité ! Que toutes les contrées bénissent Gula, déesse de la guérison, qui excelle en incantation et à guérir, dont l'art médical est grand ! Gula est celle qui fait vivre celui qui la craint. »

Un texte mis au jour à Nimroud en Assyrie présente un rituel voyant l'élaboration d'une figurine protectrice du génie protecteur [Pazuzu](#) à partir de poussière prélevée dans plusieurs lieux sacrés ou ayant un lien symbolique avec la maladie :

« Si quelqu'un a été saisi par la « Main-d'Ishtar » prendre de la poussière du temple de Marduk, de la poussière du temple d'Ishtar, de la poussière du socle de culte, la poussière de la porte d'un homme sain, la poussière de la porte d'un homme mort, la poussière de la porte de l'atelier, la poussière du carrefour, la poussière de la tombe, la poussière du parapet du mur, la poussière des sept routes (etc.). Mélanger ces poussières dans la citerne à eau du temple de Marduk. Faire le buste d'une statue d'une figurine de Pazuzu. Si le patient porte la figurine sur ses deux mains, ou si elle est placée sur la tête du patient, quel que soit le mal qui l'a attaqué, il regardera et ne l'approchera pas. Ce patient sera guéri. »

Le symbole en médecine

Médecins et pharmaciens utilisent un symbole inventé par les Sumériens, celui du serpent enroulé autour d'un bâton.



Vase avec deux serpents enroulés avec une dédicace de Gudea, prince de Lagash, à son dieu personnel Ningishzida (dieu du monde souterrain)

En Grèce, le bâton d'Asclépios

Le bâton d'Asclépios est le symbole des médecins



Statue trouvée dans le sanctuaire d'Epidaure

La coupe d'Hygie

A ne pas confondre avec le bâton d'Asclépios.

Hygie, la fille d'Asclépios, lui-même fils d'Apollon, était représentée avec un serpent autour d'elle sur le point de se nourrir dans une coupe qu'elle tient dans sa main.

Elle est le symbole des pharmaciens.



Statue d'Hygie, musée de l'Ermitage

Le **caducée** quant à lui est un des attributs du dieu Hermès dans la mythologie grecque, représenté comme une baguette de laurier ou d'olivier surmonté de deux ailes et entouré de deux serpents entrelacés. Le caducée sert à guérir les morsures de serpents et c'est pourquoi il en est orné.



Hermès tenant le caducée